

Chapitre 4

Une île compliquée.

Le maître d'hôtel annonce les personnes qui entrent en tendant leur carton d'invitation. On sent bien que cette société blanche guadeloupéenne observe le protocole de Paris, cette ville mirage et lumière de toujours qui conserve son influence et son rôle de modèle sous l'Empereur Louis-Napoléon Bonaparte.

Je remarque une chose : nombre de messieurs sont seuls. J'en conclus que soit ils sont célibataires, soit ils n'ont pas jugé bon de se faire accompagner.

Une fois annoncés, les invités viennent saluer Charles-Louis et Théophile. Ceux-ci me présentent et les réactions sont diverses. Mes deux cousins me présentent comme leur cousin arrivé de France sans faire état de ma qualité de géomètre du Cadastre. On voit alors les hypocrites. Certains posent la question « N'êtes-vous point le nouveau géomètre ? » ce qui prouve que mon arrivée est connue ; et qu'elle est inquiétante sinon qui se soucierait de l'arrivée d'un petit fonctionnaire fraîchement débarqué ? D'autres font semblant d'ignorer mon état et souhaitent la bienvenue en Guadeloupe à ce « nouveau » cousin d'une famille solidement implantée.

Dieu merci, il y a des couples. Les plus âgés demandent si mon épouse va bientôt arriver ; sans doute histoire de savoir si je suis un parti à prendre. Il est des couples où l'épouse est nettement plus jeune que le mari ; et là j'ai eu droit à quelques regards échauffés à la braise de l'allumage. Chic, de la chair fraîche ! Tout ceci m'amuse. Je note que pour le moment, aucune Madame de Linières ne tient le rôle de maîtresse de maison. Mes tout récents cousins seraient-ils réfractaires au mariage ?

Au bout d'une demi-heure, tous les invités sont présents. Nous louvoyons entre les groupes, picorant ici ou là une bouchée de « sucre à coco », des bouchées de noix de coco râpée trempée dans un épais sirop de sucre et roulée dans de la farine de maïs, ou un accra, sorte de beignet de poisson roulé dans de la semoule de manioc. Mon savoir sur ces mets est tout récent. Je le dois au serveur, tout touché que je lui adresse la parole, et ceci sur un ton amicalement respectueux.

Je goûte aussi aux boissons. Les deux soupières contiennent l'une un cocktail de jus de fruits l'autre la même chose allongée de rhum. C'est ce que l'on nomme ici un « punch planteur » ou plus simplement un « planteur ». Je me doute que l'effet doit être dévastateur si on en abuse.

Un des deux cousins est toujours à proximité lorsque certains invités m'abordent. En général, nous n'évoquons que des généralités. Pourtant, l'un d'eux me demande carrément quel va être mon rôle par rapport aux géomètres de cabinets – ils sont trois dans l'île – en tant que géomètre du Cadastre.

- Je ne pourrais vous répondre que lorsque j'aurai reçu mes ordres à Basse-Terre.

- Mais de qui dépendrez-vous ?

Je pourrais satisfaire sa curiosité mais je prends un malin plaisir à laisser planer le doute.

- Je ne suis débarqué que de ce matin. Vous devez en savoir davantage que moi-même sur ce sujet. »

Le curieux s'est esquivé avec un sourire. Contraint. Un autre me demande si j'ai déjà eu l'occasion de rencontrer Maurice Bunel, le Directeur des douanes du port.

- Comme toute personne qui importe dans l'île du matériel soumis à octroi, je suppose.

- Que pensez-vous de lui ?

- Je ne l'ai rencontré que le temps d'exhiber des papiers justificatifs. Pas assez pour me faire une opinion sur sa personne. »

Un autre me demande tout de go ce que je pense de l'abolition de l'esclavage.

- Je ne suis pas bien placé pour évoquer cette question n'ayant jamais connu l'esclavage, ni pour moi ni pour d'éventuels employés de mes parents...

- Comment cela, « ni pour vous » ?

- Je veux dire que je n'ai jamais été esclave ! »

Le gros homme à l'imposante chaîne de montre en or me regarde interloqué.

- Pour être sérieux, l'esclavage a été aboli en France depuis 1848 et c'est ainsi. Je ne suis pas qualifié pour revenir sur ce sujet.

- Il l'avait déjà été par la République et l'Empereur Napoléon Premier l'a rétabli. Son neveu pourrait bien l'imiter.

- Si vous voulez mon avis, je ne suis pas sûr que ce soit une bonne décision. Mais sans doute êtes-vous mieux placé que moi pour juger.

- Allez-vous, sur un sujet quelconque, prendre une position nette ? Depuis que je vous entends répondre aux interrogations légitimes de vos interlocuteurs, je ne vous ai entendu formuler aucune opinion tranchée.

- Simplement parce qu'on me questionne sur des sujets qui ne me sont pas encore familiers et auxquels je n'ai pas encore été confronté. Si nous sommes amenés à davantage nous connaître, vous comprendrez que je n'avance jamais rien sur aucun sujet sans avoir d'éléments fiables pour étayer une conclusion.

- Alors, vous êtes un éternel hésitant !

- Vous le verrez à l'usage. »

Je n'épilogue pas avec ce genre de personnage. Une réception mondaine n'est pas le lieu où se répandre en considérations tendancieuses. Mais il semble que certains des convives de ce soir sont plutôt du genre... rustique, malgré leurs atours de luxe et leurs montres de prix.

La réception se termine assez tôt. Il ne reste plus rien sur le buffet. Les gens ont « vu la bête » et nous voici de nouveau entre cousins.

Je suis encore tout étourdi du rythme de cette soirée. On n'a pas vraiment eu le temps de se rencontrer dans le fond. J'ai été harcelé de questions par des gens dont je sens bien qu'ils ne voient en moi qu'un outil possible au service de leurs petites affaires. Les autres se sont contentés de billevesées superficielles. Mais je sens que cette réception n'a rien d'habituel. Je n'arrive pas à croire qu'à part chez le Gouverneur pour les occasions officielles et obligatoires, les réceptions puissent être aussi ineptes. Nous avons salué les derniers invités. J'ai encore dans la bouche le goût entêtant des accras enveloppés de semoule de manioc qui se marie à celui des fruits du *cocktail*.

D'ailleurs, pourquoi ce terme anglais qui signifie « queue de coq » ? Théophile m'explique qu'en Amérique, on prépare et sert ces boissons dans des mazagrans qui servent aussi de coquetiers. Les Américains anglophones ont adopté le terme français de « coquetier » en l'anglicisant en *Cock-tail*, queue de coq. Ensuite le sens du mot a glissé du contenant vers le contenu.

Nous nous retrouvons dans le bureau de l'étage. Le régisseur nous apporte une carafe emplie d'un liquide ambré : du rhum vieilli en fût de chêne.

- Tout à l'heure, avant la réception, vous avez employé à mon sujet un mot du parler du Sud-ouest de la France, le mot *ereter* qui signifie « héritier ». De qui ou de quoi suis-je l'héritier ?

- Nous ne savons pas exactement. Quant au mot que vous semblez comprendre, nous ne le connaissions pas non plus. Il nous a été donné il y a trois semaines par un *quimboiseur* que nous avons consulté pour une piqure d'insecte. »

Je fonce les sourcils puis lève le gauche.

- Un *quimboiseur* ?

- C'est le nom qu'on donne en langue créole aux sorciers qui opèrent dans les milieux de culture nègre.

- Allons bon, encore une nouveauté. Comment pouvez-vous associer la culture avec les nègres ?

- Vous êtes sur le mauvais chemin, notre cousin. Il existe une culture chez tous les hommes, et les Nègres ont apporté ici avec eux leurs cultures qui diffèrent selon leurs pays d'origine en Afrique.

En côtoyant ces gens depuis notre plus jeune âge, nous avons appris à compter avec eux. En nous avons même des relations suivies avec certains. Les sorciers, héritiers des savoirs africains, savent soigner mais aussi être néfastes. Il faut tenir compte de leurs avertissements dans bien des domaines.

L'un d'entre eux nous a annoncé l'arrivée d'un « homme de la juste mesure » qui est l'erefer d'un savoir ancien. Il a même précisé que cet homme est directement lié à un vieux livre que nous détenons « sans en savoir la valeur ». Cet homme est de notre parentèle, a-t-il ajouté. Depuis trois semaines nous avons tenté de nous informer sur vous qui étiez la seule personnalité annoncée dans les quelques semaines à venir qui correspondît à la définition qu'il avait donnée : « un homme de la juste mesure ». Or en arrivant Théophile nous a précisé qu'outre votre art de géomètre vous semblez posséder une bonne connaissance du travail du plomb.

- Et du soufre, et du mercure, et du vitriol et du feu et de la terre et de l'eau et du verre.

- Seriez-vous franc-maçon ?

- Non quoique j'aie des relations avec beaucoup d'entre eux de diverses obédiences. Mes connaissances sur la chimie artisanale relèvent plutôt de l'étude du grimoire que vous connaissez et de mes contacts avec ce milieu assez occulte mais encore vivace en France. *Solve et coagula, Ora et Labora* sont des pratiques qui ne me sont pas étrangères. Rassurez-vous, je ne me suis jamais mis en tête de transmuter le plomb en or ni de m'acharner à trouver l'élixir de longue vie. Je travaille au laboratoire à des préparations utiles aux effets parfois inattendus. Là s'arrêtent mes essais.

- Dans quel genre, ces effets ?

- Je puis enlever des taches de gras sur les vêtements, ou fabriquer des savons qui flottent sur l'eau de la baignoire. Mais j'ai aussi travaillé sur les poudres nouvelles pour armes à feu. Par goût, simplement. Je ne prétends pas me substituer aux chercheurs des arsenaux pour inventer une alternative à la poudre noire. Mais enfin, j'ai déjà chargé des armes avec du papier nitré de ma fabrication.

- Donc vous seriez celui que nous a annoncé notre « quimboiseur ».

- Supposons, mais alors, a-t-il précisé ce que je suis censé venir faire ici ?

- « Apporter la lumière » nous a-t-il déclaré, c'est pourquoi je vous ai demandé si vous êtes Franc-Maçon. Nous avons d'abord pensé que vous veniez ici pour créer une Loge. Cela nous inquiétait. Nous y aurions vu une manœuvre du Ministère des Colonies pour mettre au pli les grandes familles de planteurs et de professions libérales, commerçants, ou officiers ministériels à charges privées comme les notaires ou les huissiers en les noyant par des organisations occultes ayant leur sièges centraux en France. Tout ceci sous couvert d'un métier qui vous conduira nécessairement à parcourir le pays en tous sens et à vous pencher sur les titres de propriété des uns et des autres. Voire à vous renseigner sur leurs fortunes réelles ou supposées. Vous-même, êtes-vous assidu aux offices.

- Aux offices ?

- Allez-vous à la messe ?

- Cela m'arrive. Surtout pour les fêtes carillonnées. Sinon, je dois avouer que j'ai d'autres façons de prier.

- Mais êtes-vous croyant ?

- Certes, mais c'est plus un effet de mes recherches scientifiques et assimilées que d'une éventuelle la foi du charbonnier. Je croirai par raison jusqu'à ce qu'on me prouve qu'il y a une autre cause logique à la création du monde que l'acte délibéré d'un être qui échappe à tout contrôle humain. J'ai horreur que quiconque tente de moduler mes croyances et opinions. J'ai toujours estimé qu'il vaut mieux savoir que croire.

- Vous êtes donc un positiviste.

- Je n'appartiens à aucun « isme ». Même si d'aucuns tentent de me coller une étiquette comme le font les naturalistes pour les insectes ou les fleurs.

- Bref, vous êtes un esprit fort.

- Encore une étiquette. Vous avez du mal à ne pas tenter de classer, voire classifier vos congénères... En tout cas, je retiens vos propos sur les savoirs africains qui sont parvenus jusqu'ici par la voie du "commerce" des êtres humains. »

Mes « cousins » m'entreprennent ensuite sur les convives qui se sont présentés à la soirée. Il appert de leurs dires que les plus agressifs ne cherchaient qu'à me sonder. Les autres jouaient un autre rôle, celui de l'accueil désintéressé pour se faire bien voir. Mais en fait aucun n'a dévoilé ses batteries. Les deux cousins me brossent donc un tableau de la société des planteurs telle qu'ils la perçoivent de l'intérieur. Leur souci réel est bien la montée des périls en Amérique du Nord parce que si une guerre civile se déclare aux États-Unis, leurs affaires vont en pâtir.

- Les États-Unis sont un pays immense en pleine expansion. L'avancée des pionniers vers l'Ouest n'est pas encore terminée. Si les deux côtes orientale de l'Atlantique et occidentale du Pacifique sont réunies par des voies de communication, il reste de nombreuses terres encore en friche dont il faut prospector les richesses et les perspectives qu'elles offrent. D'ailleurs, les travaux de construction de la voie ferrée à travers l'Amérique du Nord sont loin d'être achevés. On peut prendre le train de Boston vers l'Ouest mais il faut s'arrêter avant le Mississippi, continuer par la piste en convois pour rejoindre une gare au-delà des montagnes rocheuses. Cela prend des semaines sans compter les dangers du voyage.

Si les Américains s'entretuent pour des raisons de conceptions de la société, ils mettront en veilleuse les activités où nous sommes partenaires comme la prospection des métaux et minéraux, ou encore l'agriculture. Ce serait une catastrophe. »

Je prends un air de commisération, mais les soucis des planteurs de Guadeloupe à propos des démêlés de leurs amis des États du Sud avec le gouvernement de Washington sont loin d'être ma préoccupation première.

Le lendemain, toute tension semble avoir disparu. Le déjeuner du matin est fort agréable et le thé excellent. Il s'agit de thé français, m'explique Charles-Louis. Il arrive d'une plantation proche de Charleston. Ce sont en effet des Français qui y ont importé des *camellia sinensis* pour contrer l'influence des Anglais. Ces arbres à thé se sont merveilleusement adaptés à la Caroline du Sud et les planteurs de thé d'Amérique sont maintenant exportateurs.

Nous faisons bonne chère pour ce premier repas du jour. Les fruits les plus suaves poussent ici. J'ai particulièrement apprécié les pommes cannelles qui ne sont ni des pommes ni de la cannelle. Enfin j'ai pu goûter des mangues, de ces magnifiques mangues greffées dites « mangues Julie ». On m'a aussi fait goûter une mangue plus petite, plus ronde à la robe arborant les couleurs d'une pomme reinette. D'ailleurs les gens d'ici l'ont nommée le « mango pomme ».

En entremet, on nous a servi du « chaud'eau », une sorte de crème anglaise très fluide parfumée à la vanille avec un soupçon de rhum.

J'ai dû demander à mes hôtes de cesser de me gaver. Mais je dois dire que tout était vraiment succulent.

Je profite de la matinée agréable pour mettre en couleurs l'un des plans films que m'a offerts Théophile. Par deux fois, je sors dans la rue pour préciser une zone de couleur de mon croquis. Après deux heures de travail, je parviens à rendre assez correctement les tons de cette belle maison de la Ville de Pointe à Pître.

Je dois prendre le temps nécessaire pour laisser sécher les encres de chaque zone avant de couvrir les voisines. Cela me laisse du temps pour observer depuis le balcon de l'étage les passants et la circulation dans la rue.

Au bout d'un moment, je note la présence d'un homme noir vêtu modestement mais proprement et plus comme un employé de bureau que comme un factotum ou un paysan.

Après un temps d'observation dans ma direction, l'homme reprend sa promenade, son sac de toile à fermeture métallique au bout du bras.

Au bout de deux heures, mon travail est fini. J'ai fait deux images en couleurs parce que mon intention est d'en offrir un à mes « nouveaux » cousins.



Maison de Linières, Rue Bébien

Au cours du déjeuner de mi-journée, mes cousins insistent pour que je garde mon « gros revolver » à portée de la main pendant le voyage vers Basse-Terre. Cela me contrarie un peu parce que je ne souhaite pas forcément m'alourdir pour voyager. Je fais un geste d'approbation mais je me réserve le droit d'improviser. Nous terminons le repas par du café de la plantation de Matouba et un digestif sous la forme d'un verre de rhum vieux de la plantation du Moule. Un nectar qui se déguste comme le plus fin des Armagnac.

Ensuite, j'ai préparé mes impedimenta. Entre autres choses, j'ai verrouillé la malle qui contient mes appareils de mesures. Je me suis vêtu pour voyager par la route. Ma garde-robe ne comprend, en matière de vêtements courants, que des vêtements de lin clair, solides et aisés à nettoyer. Je prends la précaution de loger mon petit revolver hammerless dans la poche du pan droit de ma veste. Ces vestes d'explorateur ont des poches amples ce qui permet d'y mettre des outils divers. Je ne regrette pas d'être allé m'équiper à Bordeaux.

Je n'ai toujours pas pris de décision à propos de mon LeMat pour demain. Je décide de profiter du temps libre que les autres destinent à la sieste pour aller me promener en ville et surtout sur le port. J'aime l'ambiance des ports et celui-ci, dans ce climat qui ne connaît jamais l'hiver, m'attire tout particulièrement. J'endosse donc ma veste de voyage et sors dans la rue. Il y a nettement moins de monde en cette heure de la journée où beaucoup de gens se reposent. Pourtant, je croise des « zindiens » et des noirs qui continuent leurs activités laborieuses. Ils me considèrent tous avec un peu de surprise. Je sens que ma présence leur semble incongrue. Il est vrai que je ne croise pas beaucoup de gens aisés dans les rues à cette heure-ci. Et les seuls blancs que je croise m'ont tous l'air d'extraction fort modeste. Des « blancs-Matignon » sans doute.

*
* *

Peu enclin à me laisser influencer sur la façon dont je jouis de mon temps libre, je décide de me rendre sur la place aux manguiers qui jouxte le port. Je sens qu'on me suit, mais de loin. Discrètement je m'assure que le cas échéant je serai en mesure de tirer rapidement mon « hammerless » de ma poche. Au fur et à mesure que j'approche de la place en question je sens le vent de mer qui rafraîchit l'air ambiant.

Je débouche enfin sous les arbres qui embaument la mangue dans le gazouillis d'oiseaux qui s'affairent dans l'épais feuillage. Les marchandes sont en train de quitter les emplacements qui leurs sont assignés et remballent les denrées qui leur restent. En me voyant arriver, elles me hèlent en créole, se moquant sans doute de moi, vu leurs rires. Je leur souris largement et leur lance des « Bonjour Madame » qui les font hurler de joie avec des rires communicatifs...

Je ne peux m'empêcher de rire avec elles. L'une d'elle me tend une sorte de bol avec un air engageant. Elle articule quelques mots de « français ».

- Vienne bwèè ji d' cann' tout' fwèch' . »

Je m'approche avec un large sourire. Le bol est en fait la coque d'une sorte de grosse noix ; une coque dure, lisse et d'épaisseur régulière. Ce doit être ce que l'on appelle une calebasse.

Le jus qu'elle contient est sucré et désaltérant avec un arrière-goût de caramel.

- C'est très bon, Madame, je vous remercie. » J'ai parlé lentement mais elle s'esclaffe et s'adresse à la cantonade :

- I cwiyé mwin Madam'. Ess' ou tann' ça ? Et I di mwin ji d'cann' an mwin bon. Boug' la-sa pas awistoc'ate, minm' !

- Mais les bons comptes font les bons amis. Combien vous dois-je ?

- Missié-la, c'est la fin di mawché. Je vous donne cet' ji pour vous diwe la bienveni à Guad'loupe. »

Je remercie poliment cette brave femme, imposante mais charmante dans ses vêtements colorés pleins de frous-frous et de volants de dentelle. Elle porte des anneaux d'oreilles de grand diamètre qui semblent en or. Ayant pris congé, je reprends ma promenade dont j'ai bien l'intention qu'elle me conduise près de la rampe où sont tirés plusieurs canots à voile que des pêcheurs s'affairent à ranger.

Je viens de me mettre en marche quand je m'entends héler. En me retournant je reconnais le noir en costume d'employé que j'ai remarqué de matin depuis le balcon. Celui-ci parle un français fort correct avec toutefois l'accent d'ici. Il a une voix plus grave que celle de mes cousins, mais l'accent est bien le même.

- Monsieur, me permettez-vous de vous parler ?

- Mais bien sûr. En quoi puis-je vous être utile ?

- Je voudrais avoir une conversation avec vous. Je voudrais vous entretenir de sujets que vous entendrez sans doute. Mais auparavant je voudrais m'assurer d'une chose : croyez-vous aux forces divines ?

- Cela dépend desquelles. Bien souvent on attribue aux divinités des pouvoirs qui relèvent simplement des forces de la nature.

- Si je vous dis que votre arrivée m'a été annoncée en rêve...

- Je vous répondrais qu'en lisant l'extrait du Moniteur de la Flotte pour la Guadeloupe qui est paru au début de ce mois-ci, vous auriez pu lire que le Cadastre de Guadeloupe est renforcé par l'arrivée d'un géomètre de première classe fraîchement émoulu du cours du Cadastre de l'École impériale de géographie de Paris.

- Mais je sais bien que vous êtes autre chose qu'un géomètre. Vous êtes instruits dans l'emploi du feu et de la matière. Et surtout, vous n'êtes pas « aristocrate ».

C'est la seconde fois en moins d'une heure que j'entends prononcer ce mot dans un contexte qui me fait comprendre qu'il a un autre sens ici qu'en France. Je me promets de m'ouvrir de cette interrogation à mes cousins. Descendant d'une famille dont la baronnie remonte au moyen âge, je me sens parfaitement aristocrate bien que je considère que cela me

donne plus de devoirs que de droits. La monarchie française a disparu dans les tumultes que l'on sait et porter un nom ancien assorti de quartiers de noblesse rapporte plus de soucis que de privilèges.

- Je vous remercie de votre confiance, Monsieur, mais puis-je savoir à qui j'ai affaire ?

- Je me nomme André de Poyen et Aurélien est mon fils.

- Voilà une bonne source d'informations sur mon compte. Mais à mon tour de vous questionner. Comment se fait-il que vous ayez le même nom que M. Henri de Poyen qui me semble un personnage fort en vue ici ?

- La raison en est simple. En 1848, le 27 avril grâce à M. Victor Schœlcher, l'esclavage a été aboli définitivement en France et dans toutes les colonies. Ici, pendant un mois environ, rien ne s'est produit. Nous parlions de cette abolition entre Nègres mais nous ne voyions rien venir. Il devait se tramer sans doute des tractations secrètes et houleuses parce que Monsieur Henri revenait fort en colère des réunions chez le Maire. Le 20 mai, sans attendre davantage la promulgation du décret, un esclave du nom de Romain a fait battre tambour à Saint-Pierre, dans le nord de l'île. La police l'a arrêté et cet incident a déclenché un soulèvement des Nègres, les affranchis comme ceux qui étaient encore esclaves. J'étais de ces derniers mais je suis d'un naturel patient et la famille de Poyen traitait bien ses esclaves

J'ai donc fait en sorte que les trente et quelques hommes que nous étions encore sous le joug ne se soulèvent pas. Au contraire, nous avons protégé le domaine. C'était facile puis qu'il s'agissait d'une maison entourée d'un parc clôt. Nous avons empêché les pillages et autres exactions. Le régisseur nous a rapidement confié des fusils quand il a été sûr que nous ne les tournerions pas contre la famille. Au bout de deux jours, il y a eu une manifestation de Nègres, esclaves et libres, sous l'impulsion d'un comité de Nègres instruits assisté secrètement par des français blancs étrangers à l'île. Il s'agissait de marins ayant mis sac à terre ou d'employés de commerces ou des usines. Mais on ne les voyait pas sur les lieux de manifestations. Tous ces gens demandaient qu'on libère Romain. Le Maire du village de Le Prêcheur, M. Huc, a fait tirer sur la foule qui revenait de Saint-Pierre. Alors tous les Nègres et les gens de bonne volonté se sont unis dans toute l'île pour crier leur colère.

Cela devenait dangereux parce que le rhum et le tafia commençaient à circuler et les hommes devenaient fous. Alors le 27 mai, pour calmer tout le monde, le Gouverneur Son Excellence M. Layrle a lui-même promulgué l'abolition de l'esclavage dans l'île, même si le décret n'était pas encore arrivé de France.

Au début du mois de juin l'un des membres de la Commission qui avait décidé l'abolition en France est arrivé dans l'île. C'était Son Excellence M. Ambroise Gatine. Il a fait changer le Gouverneur, il a fait afficher et crier la proclamation d'abolition de l'esclavage. Pour éviter d'autres émeutes, il en a même modifié l'article premier qui prévoyait un délai de deux mois pour faire que l'abolition soit ici immédiate.

Nous n'étions plus tenus de rester chez nos maîtres. Mais que faire ? Beaucoup d'entre nous ont demandé à rester sur les plantations et dans les ateliers. Cela n'a pas toujours été facile parce qu'il a fallu parler argent. Chez les de Poyen, la question en se posait pas. Depuis longtemps on nous donnait un peu d'argent, on nous logeait, on nous soignait et on nous nourrissait. M. de Poyen Père avait commencé à affranchir ses esclaves bien avant la deuxième abolition. Il disait : « Il y en a déjà eu une première, il y en aura une seconde et celle-là sera définitive. Il vaut mieux s'y préparer. » Mais cela était sans doute difficile à faire admettre par les autres grandes familles. Quelque temps avant le déclenchement des émeutes, M. Henri m'avait demandé si je voudrais rester au domaine au cas où il m'affranchirait. Je lui ai répondu que si je pouvais rester, j'en serais heureux mais il fallait voir à quelles conditions. « Les mêmes que maintenant, a-t-il répondu, ou alors, si je te verse un salaire, il faudra que tu paies ta nourriture. Nous en étions restés là et quand en novembre 1848 le nouveau gouverneur a décidé de faire procéder au recensement de tous les habitants de l'île. M. de Poyen nous a expliqué qu'il nous faudrait choisir un nom de famille. Il se proposait de nous offrir la possibilité de choisir son nom, comme c'était souvent le cas du temps de l'esclavage

quant un maître affranchissait un esclave. Ma femme et mes enfants ont avec moi opté pour cette solution. Nous étions employés au domaine, donc nous n'aurions pas eu besoin de nous déclarer, mais nous déclarer nous a donné l'état de sujet l'Empereur Napoléon.

Voici l'histoire de notre nom. Mais d'autres ont choisi leur nom de famille d'autres manières.

Pour nous remercier de notre fidélité au Domaine et à la Famille, M. de Poyen a fait don de parcelles de ses terres en forêt aux hommes qui lui étaient restés fidèles. C'est pourquoi nous avons bâti des maisons près du domaine où nous travaillons encore. Enfin pas moi parce que je suis trop vieux. Je vis de mes « quimbois » et des soins que je donne à tout le monde. Et parmi mes pratiques, j'ai la famille de vos cousins, la famille de Linières de la Grande Terre. Beaucoup de blancs me font confiance pour les petits maux et blessures.

Mais vous, vous êtes l'*ereter* d'un savoir ancien de votre pays et même d'autres pays.

-Et comment savez vous ce que je ne sais point ? Et qui vous a enseigné ce mot de la langue gasconne ?

- Mais si vous savez. Vous étudiez depuis votre enfance un savoir fort similaire au mien. Seulement, au lieu d'œuvrer sur les plantes et les fleurs, vous œuvrez sur les minéraux, les alcalis et les eaux fortes. Et ceci pour travailler sur vous-même... Quant au mot *ereter* c'est par mon rêve que je l'ai appris. »

Le vieil homme s'arrête et me considère avec amusement. Je ne réponds rien mais je me demande comment ce « quimboiseur » de culture nègre peut utiliser un vocabulaire digne des chimistes de la Renaissance voire des alchimistes. Il continue : « Tous ces mots de minéraux, et d'alcali et d'eaux fortes me sont étrangers. Je ne fais que vous redire ceux que j'ai entendus dans mon rêve. Et c'est parce que je revis ce rêve alors que je ne dors plus que je sais que ce n'était pas un rêve ordinaire. Ici, dans cette île en proie à tant de douleurs en sommeil, vous accomplirez une œuvre qui dépassera largement votre tâche de mesureur de propriétés. Que Dieu vous garde. »

Le vieil homme a un geste de la main, un sourire et il s'éloigne. Une dernière sensation fulgurante me traverse quand je mesure qu'il a rapidement disparu de ma vue alors que j'avais l'impression qu'il marchait d'un train de sénateur.

Je suis troublé de cette rencontre. Je n'ai plus envie d'errer sur le port. Là-bas, les canots sont au repos sur la rampe. Les pêcheurs sont partis. Les dernières marchandes s'écartent de moi avec inquiétude lorsque mes pas me conduisent à passer près d'elles qui quittent la place sous le poids des couffins qu'elles portent en équilibre sur la tête. Sur leurs coiffures en turban multicolore, elles portent d'impressionnants paniers tressés en feuilles de palmes de cocotiers.

*

* *

La maison de Linières est sortie de la torpeur de la sieste. Théophile sourit au récit de mon entrevue avec André de Poyen, le quimboiseur qu'il connaît bien.

- Il sait énormément de choses. Non seulement il est héritier de sa tradition nègre, mais en plus il sait lire et écrire. Il a de solides connaissances de nos sciences, dans la mesure où cela peut être utile à ses pratiques. C'est pourquoi je ne suis pas surpris qu'il vous ait entrepris sur la chimie.

- Mais ce rêve...

- *¿Quien sabe ?* On ne sait jamais ce qui passe par la tête de ce sage. S'il n'était intervenu il y a dix ans lors des émeutes, je pense que la famille de Poyen aurait payé cher des fautes qu'elle n'a jamais commises.

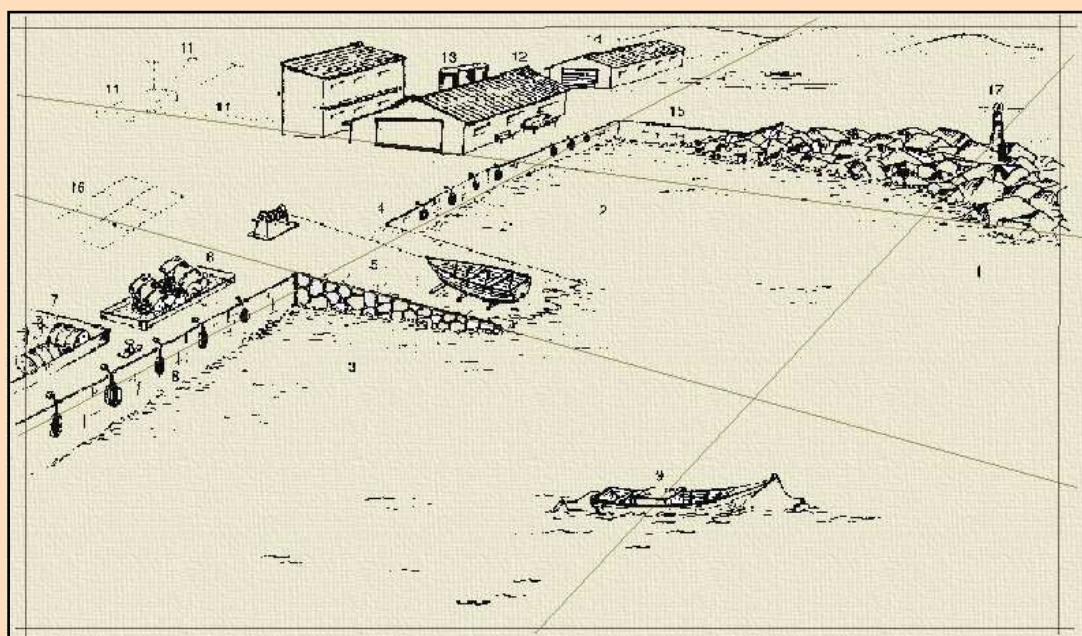
- D'autres étaient coupables ?

- Les hommes sont les hommes. Donnez-leur un peu de pouvoir et ils sont tentés d'en abuser. Il faut admettre que certains maîtres d'esclaves avaient un comportement indigne.

Mais c'est du passé. Du passé qui laissera des blessures longues à cicatriser. Autant vaut-il que vous ne vous occupiez pas trop des toutes ces turpitudes. Seulement, j'en reviens à

mes conseils d'hier soir : préparez votre LeMat. Je crains que votre hammerless à cinq coups ne suffise pas lorsque vous aurez à faire face aux nervis des opposants à toute mesure d'ordre cadastral. Et je connais assez bien les gens de l'île pour vous conseiller de prendre garde aux « marrons ». Vous avez pu voir que les gens de couleurs sont en général charmants lorsqu'on les prend individuellement. Mais ils sont enthousiastes et émotifs. Il est donc facile de les soulever contre les injustices ou les « méchants ». Et les fonctionnaires qui ont pour mission de faire respecter des règles sont souvent présentés comme des « méchants » par les agitateurs. D'une manière générale, dès qu'on touche aux us et coutumes traditionnels, on passe aisément pour méchant chez les gens simples. Donc, les retors et les intrigants ont alors beau jeu de soulever les foules en se faisant passer pour les défenseurs des humbles qu'ils manipulent en sous-main comme les illusionnistes peuvent faire croire aux gogos qu'ils sont de vrais magiciens. »

L'après-midi, je repars avec mon carnet d'esquisses pour commencer le croquis perspectif d'une partie du port. Cela me prend une partie de ce qui reste de l'après-midi et je suis absorbé dans mon travail quand le régisseur vient me chercher parce qu'on m'attend chez mes cousins.



*Esquisse de croquis de la Darse en partant vers la côte méridionale
de la Grande Terre, P-H B. Guadeloupe 1859.*

Le régisseur est reparti pour annoncer à ses maîtres que je suis sur le chemin du retour. En reprenant le chemin de la Rue Bébian, je me demande encore ce qui m'attend là-bas. Nous devons souper vers six heures du soir et mon oignon ne m'indique que quatre heures et demie. Lorsque j'enfile la rue, je note devant la maison la présence d'une calèche luxueuse avec pour cocher un noir en livrée qui porte à la ceinture un revolver dans un étui fermé. La voiture a des roues cerclées non de fer mais de caoutchouc.

Il y a sans doute du beau monde au salon...